

Traverses

Sylvain Champagne

Number 97, Spring 2003

La honte

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14477ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Champagne, S. (2003). Traverses. *Moebius*, (97), 27–32.

SYLVAIN CHAMPAGNE

Traverses

Le bonheur est nomade, la peur sédentaire.

Marie Laberge

*Ce ne sont pas les regrets qui font mal,
plutôt les espoirs.*

Sylvie Dion

Matthias Brandt avait vécu toute sa jeunesse au radar. Imperceptiblement. Comme effacé, sans éclat et presque absent. Puis soudain il avait été le point de mire de tous les regards et la cible de tous les ragots. C'est l'histoire de mon frère aîné, de son comportement bizarre et de sa disparition – que notre famille a toujours tue et qui m'aura poursuivi tout au long de ma vie –, que je désire raconter ici. Nul ne m'y pousse, nul ne m'y contraint que moi-même, car je m'étais promis d'aller au fond des choses, et nul ne me fera plus taire. Matthias, qui a dû s'exiler loin de la famille, du village, et nier ses racines durant quelque soixante ans, mérite d'être réhabilité.

* * *

Les accusations contre Matthias avaient été portées par la fille du boucher. Elles étaient très graves, mais j'avais toujours douté de la culpabilité de mon frère. Cette fille, c'était connu, était beaucoup trop légère et dévergondée pour qu'on blâmât quiconque de l'avoir compromise. Mais le silence de Matthias, sa soumission naturelle et son refus de la contredire l'avaient condamné. Les villageois les plus influents s'étaient concertés; on avait permis à Matthias de partir à certaines conditions. En définitive, on l'avait chassé.

Vacillait encore devant mes yeux l'image navrante de ce gros garçon roux, marchant dans la brume du matin, sans destination, le dos voûté, son havresac élimé comme seul compagnon. Jamais, jusqu'au bout de la terre paternelle, longeant les vignes et passé le rang des Anglais, il ne s'était retourné. Sa silhouette s'était graduellement dissipée, puis il avait disparu. Comme s'il n'avait fait que traverser.

* * *

Toute ma vie je me l'étais imaginé courant derrière un bonheur toujours fuyant et inaccessible. Il m'avait fallu toutes ces années – une soixantaine – pour prendre à mon tour la route, sur les traces de mon frère. Mais ce périple allait garder un goût d'amertume et de remords jusqu'à la fin, car c'est le fait de me retrouver au crépuscule de ma vie et la honte d'avoir gardé un si long silence qui me firent entreprendre ce voyage et son récit. Le peu de forces que continuait à m'accorder une maladie sans remède, j'allais les user à chercher Matthias. Je rêvais comme un gamin du jour où je le tiendrais dans mes bras; j'avais maintes fois imaginé la scène.

* * *

Les premiers indices me menèrent du côté de Rhinau, non loin de la frontière allemande. Matthias, me dit-on, avait d'abord longé le Rhin à pied de Huningue jusqu'à Seltz, en passant par Ottmarsheim, Fessenheim et Vogelgrun, puis bifurqué en direction de Colmar, où il s'était engagé comme homme de peine auprès d'une famille maraîchère. Il avait repris la route quelques mois plus tard et était arrivé ici juste à temps pour Noël. C'est le bedeau de la paroisse qui l'hébergea. Après les froids, il poursuivit vers le nord.

Puis les rumeurs se contredisaient et le plaçaient qui dans les usines de papeterie en Bavière, qui dans les exploitations forestières de la Hardt, qui au fond d'une mine en Pologne, qui même errant en Amérique. Et pourquoi pas pêchant l'esturgeon en mer Caspienne?

J'appris cependant de la veuve du chef de gare du village de Kehl que mon frère se fit cheminot, et qu'il vécut près de sept ans, dans des conditions parfois précaires, avec une femme du nom d'Anne Schweitzer, infirmière de profession. Elle m'indiqua également qu'ils avaient eu deux enfants, et que la guerre les avait contraints à fuir. C'était en 1942; Matthias avait vingt-six ans.

* * *

Les anecdotes impliquant mon frère se multipliaient au fur et à mesure que j'avancais. Tous ceux qui l'avaient connu avaient un mot à dire. Tous se rappelaient son énergie, sa force, son désir de travailler, sa loyauté. Certains l'avaient croisé sur les chantiers, d'autres aux vendanges ou simplement à la messe du dimanche. Ils avaient chassé avec lui, s'étaient accoudés au zinc avec lui, avaient refait le monde ensemble; ils avaient partagé sa vie.

Mais aux prémices de l'automne 1942, l'histoire de mon frère Matthias semblait s'arrêter. Il s'était soudainement évaporé. Un trou béant dans son itinéraire, et dans le mien.

J'étais dans une impasse. Après ce deuxième exil forcé, Matthias n'avait plus laissé de traces. L'Histoire l'avait enlevé. J'étais désormais dans l'obscurité la plus complète jusqu'à ce que je découvre son nom sur une liste de rescapés de Dachau. Je compris vite que l'ampleur du mauvais sort qu'avait subi mon frère allait bien au-delà de l'ostracisme d'un village; sa condamnation, bien plus loin que la répudiation de sa famille.

Je continuai quand même à le chercher désespérément, du versant oriental des Vosges jusqu'au fleuve, du Sud au Nord et par-delà. Je doutais néanmoins de pouvoir un jour le toucher, lui demander pardon.

* * *

Cela faisait près d'un an que je dérivais en poursuivant le souvenir de mon frère. Un an à voir défiler les bornes kilométriques jaunes et blanches sur les routes du pays, à voir se succéder les voies ferrées. J'étais à bout de force, j'avais perdu tous mes repères. Moi qui avais accepté

ma vie comme un crime dont j'étais à la fois victime et bourreau, me repentant et me confessant sans cesse comme si je pouvais leurrer Dieu, j'arrivais au bout de mon pèlerinage.

* * *

Une auberge à Wissembourg, où il m'avait été dit que Matthias avait séjourné quelque temps dans les années soixante-dix, devint mon ultime recours, ma destination finale. Un convoi local, duquel émanaient des odeurs de bovins, m'y transporta à travers l'orage. Le trajet fut long, éprouvant et nauséeux, le wagon vacillant sans répit, comme ivre.

* * *

J'arrivai à Wissembourg somnolent et confus. Le voyage m'avait assommé. Il m'avait semblé que tout au long du parcours j'avais été déporté de part et d'autre entre la veille et le souvenir, entre la réalité et l'espoir.

Je me présentai tard à la porte de l'Auberge de la cigogne, chemin Robinson. Il faisait nuit noire, j'étais trempé et j'avais froid. Je fus accueilli par l'aubergiste lui-même, un dénommé Balleux, je crois. L'homme, Belge fluet, altier et d'une ostentatoire distinction, qui portait monocle et petit foulard de soie, enveloppé dans un peignoir griffé, prit pitié de moi et redoubla même de zèle à mon égard. Son hospitalité était manifeste. À l'intérieur, je pus déposer mon bagage et m'asseoir le temps des formalités. Du salon me parvenaient les échos d'une *Gnossienne* de Satie. L'ambiance était calme et chaleureuse, et je la reçus comme un baume. Abruti de fatigue, je ne pouvais interroger qui que ce fût; je me résignai donc à remettre au lendemain la suite de mon enquête sur Matthias et son séjour en ce lieu. Une camomille me fut servie à ma chambre avec lucarne – vue sur le quai de la gare –, d'où je pouvais apercevoir le train, qui haletait toujours.

Étendu sur le dos, je restai longtemps à fixer le plafond de ma chambre, lunatique. Un livre ouvert, oublié sur la table de chevet, piqua finalement ma curiosité. La

jaquette en mauvais état laissait croire que le bouquin avait été lu à maintes reprises. L'édition datait d'une vingtaine d'années; le papier était jauni sur la tranche. En m'appuyant sur un coude, je parcourus le texte de l'endos et observai la photographie de l'auteur.

Stupéfaction.

La ressemblance était troublante: même regard candide, même mâchoire robuste; même silence. Et le nez: ce nez maternel, indéniable trait d'union. Sous cette frange de cheveux sel et poivre, et malgré un visage étique, des moustaches à la gauloise et quelques pattes-d'oie en sus, je reconnaissais le frère de ma jeunesse. C'était lui, j'en étais persuadé. Je l'avais retrouvé. D'une manière étrange et enivrante, cet objet entre les mains, je me sentis en présence de Matthias. Une sorte de proximité virtuelle. Rapidement, je retournai le livre pour voir la couverture: TRAVERSESES apparaissait en gros caractères et, plus haut, le nom de Matthias Brandt. Je tremblai.

L'artéfact était dédié. L'inscription à l'encre délavée, qui semblait avoir été gribouillée à la hâte, demeurerait néanmoins parfaitement lisible. Sa lecture me fit l'effet d'une gifle:

*Parce que j'étais un homme mauvais et acariâtre,
indigne et bâtard, j'ai mérité le châtement que la
vie m'a infligé: être malheureux.*

Matthias Brandt

J'étais bouleversé, ébahi. J'avais l'impression d'être pointé du doigt, accusé à mon tour. Il me semblait qu'au jugement dernier Matthias me rejoignait, et non l'inverse. Je sais qu'à ce moment précis une larme roula sur ma joue.

* * *

Je n'entrepris pourtant la lecture complète de ce livre que bien plus tard, pour me rendre compte que le destin avait fait de mon frère un véritable artiste.

Aujourd'hui, ce livre abîmé et l'empreinte manuscrite qu'il arbore en page liminaire représentent le rapprochement le plus sensible entre mon frère et moi. Ce témoi-

gnage posthume et cette «bouteille à la mer» retrouvée constituent mon seul héritage. Qu'est-il advenu de lui après la parution de ce livre? Dans quelle autre direction a-t-il poursuivi sa route? Vers quelles autres épreuves? Quelles autres traverses? Je ne sais. Mais je suis certain d'une chose: il ne s'éteindra qu'avec moi. Et de nous deux ne survivra que son histoire et mon récit. Que des mots.

* * *

C'est à un frère de pierre que j'allai rendre hommage le lendemain, au petit cimetière communal, à genoux sur le sol humide de son dernier repos. Les rameaux d'un saule pleureur muselaient l'építaphe, et seul le refrain d'une grive perçait le silence dans le lointain.